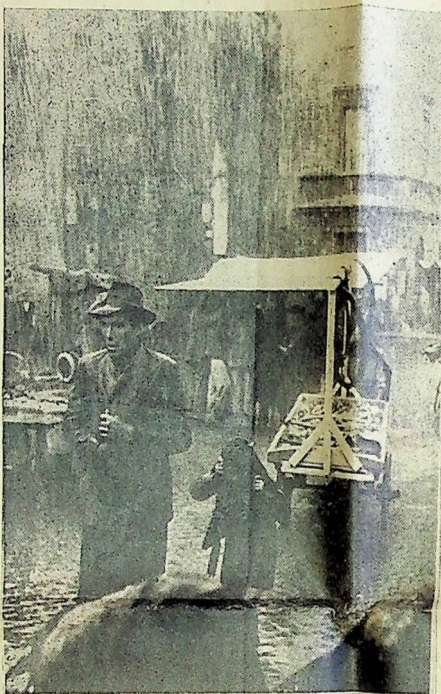


LE VOLEUR DE BICYCLETTES

QU'EST-CE qu'une bicyclette ? Rome est aussi pleine de bicyclettes que de mouches. Chaque jour, on en vole des dizaines et des dizaines, sans que les journaux le mentionnent dans une ligne de leurs colonnes. Mais il se peut que les journaux ne soient pas très capables d'établir la véritable hiérarchie des faits.

Dans le cas de la bicyclette d'Antonio par exemple, les journaux auraient dû immédiatement annoncer qu'elle avait été volée, par un titre sur quatre colonnes. Pour Antonio en effet, cette bicyclette représentait un instrument de travail que nous pouvons qualifier de providentiel. Le crayon à la main, Antonio pourrait expliquer que grâce à son vélo, il économise chaque jour, les trente lires qu'il faut débourser pour aller en ville et rentrer le soir par l'autobus et le tram. Sans ajouter qu'une belle bicyclette coûte plus de 15.000 lires, une somme qu'un ouvrier peut difficilement réunir.

Antonio a environ quarante ans ; il habite dans la banlieue de Rome et gagne le strict nécessaire pour ne pas mourir de faim, lui, sa femme et leur fils Bruno. Il vient justement, après une longue période de chômage, de trouver un emploi dans les services municipaux. Il a été obligé d'engager ses draps au Mont-Je-Piété pour en retirer sa bicyclette. Mais il n'est pas triste pour la bonne raison qu'on s'habitue à tout. Il colle les affiches avec le plus de soins possible et il lui arrive de les lire. Il appartient à un parti de gauche, mais il colle avec conscience professionnelle, même les affiches de



Ils y arrivent au moment où il commence à pleuvoir. Ils assistent à la fuite des charrettes et surtout...

la droite. Bien souvent, il pense que le monde va de mal en pis, mais il a sa bicyclette ! Il se dispute avec sa femme, mais il a sa bicyclette ! Il ne peut s'acheter des souliers, mais il a sa bicyclette !

Et voilà qu'un jour, on lui vole sa bicyclette, pendant qu'il est en train de coller l'affiche appelant sous les drapeaux la classe 1947.

POUR comprendre vraiment la signification de cet événement, il faut que vous essayiez de vous mettre dans la peau d'Antonio. Il vous faudra pour cela, entre autres choses, faire un trou dans votre toit, parce que dans la maison d'Antonio, quand il pleut, l'eau coule jusque sous le lit.

Il vous faudra habiter au Val Melaina, dans quelque maison lugubre où il n'y a même pas de cabinets. J'admets que ce qui aurait pu être pire pour Antonio, c'est qu'il n'ait jamais eu de bicyclette. Mais Antonio en avait une, qui a été la cause du drame. Souhaitons pourtant que les spectateurs avertis n'en concluent pas que tout irait mieux pour les ouvriers s'ils n'avaient pas de bicyclettes.

Notre opinion sur les voleurs de bicyclettes est qu'ils sont de sinistres vauriens, pires que les autres voleurs. Ils volent et ne savent rien faire d'autre. On ne se demande jamais quel est le véritable état d'esprit de celui qui s'approprie à voler. Du reste, pour un voleur, seul l'objet compte. Si un biberon avait une certaine valeur et était facilement négociable, les voleurs enlèveraient les biberons de la bouche des bébés. La semaine dernière, ils ont pris à un vieillard 100.000 lires, toute sa fortune, qu'il portait dans une clinique pour faire soigner son fils.

Si vous aviez vu la tête du voleur de la bicyclette d'Antonio, il n'y a aucun doute que vous auriez requis contre lui la peine de mort. Vingt-cinq ans, presque beau, l'est comme un acrobate, il a roué notre Antonio et l'a avalé comme le fait un serpent d'un lapin. S'il nous avait été possible de pénétrer dans la tête du voleur, nous y aurions trouvé des pensées féroces, bien pires que celles d'un assassin. Il n'était pas seul ; il était de connivence avec des complices. La scène se passe tout près du Traforo. Le voleur s'empare de la bicyclette, l'enfourche d'un bon maître et s'en va. Antonio, sur son échelle, son pinceau à la main, s'en aperçoit et pousse un cri. Il saute de son échelle au risque de se fracasser le crâne. Un des complices se précipite en avant pour l'écarter, lui crie que le voleur s'est échappé par la Via Due Mace'li ; un autre complice crie qu'il a pris le Traforo. Il y a des automobiles, des autobus, des bicyclettes. Une poursuite s'organise tant bien que mal, pendant que les complices se dispersent. Pendant cinq minutes, cet endroit de Rome devient le centre du monde. Antonio monte sur le marchepied d'un taxi en marche au risque de se casser le

par
Cesare ZAVATTINI

Ceux qui ont lu le roman de Luigi Bartolini, Voleurs de Bicyclettes, dont la traduction française vient d'être publiée, n'ont pu que constater combien le film de Vittorio de Sica en diffèrait. C'est que la lecture de ce roman avait inspiré à Cesare Zavattini une histoire, pour la plus grande part originale, qui a constitué en fait le scénario de l'œuvre de Sica. C'est la traduction, inédite en français, de cette histoire que nous proposons ici aux lecteurs de Ciné-Club.

cou, à la poursuite du voleur. Le voleur disparaît dans un labyrinthe de petites rues dans la direction du Lavoratore. Mais Antonio n'a nullement l'intention d'accepter cela comme un fait accompli. Il s'en va au Commissariat de Police de la Fontaine de Trevi.

ON a toujours une lueur d'espoir au Commissariat ou chez un docteur. Antonio explique ce que représente pour lui sa bicyclette et qu'il voudrait voir les Celere (1) alertés par sirène pour la retrouver. On lui objecte qu'une bicyclette n'est qu'une bicyclette. Les policiers ont autre chose à surveiller. Ils se sont fait une opinion immuable sur ce qui compte et sur ce qui ne compte pas. Il y a des affaires pour lesquelles ils se précipitent en auto et des autres pour lesquelles ils se contentent d'aller au pas. Quand il s'agit d'un objet de prix, on dérange toute une division. Pourquoi ? C'est comme cela. On lit parfois que la police a retrouvé des bijoux de valeur, mais on ne parle jamais des bicyclettes. Oserons-nous dire qu'il a raison cet homme que nous rencontrons au commissariat, et qui crie que le gros capital est protégé, mais pas le petit. A lui aussi, on a volé sa bicyclette. En somme, conclut l'homme, entre nous on ne se comprend pas ; c'est-à-dire qu'il faut être touché par le même malheur et à la même heure, comme moi et celui-ci, dit-il en indiquant Antonio, pour qu'on se comprenne ! Il suffit d'un autre moment pour qu'on ne se comprenne plus.

Au Val Melaina, il se trouve enfin quelqu'un qui comprend Antonio ; certainement pas plus que le strict nécessaire ; mais la vie est ainsi faite qu'on se trouverait moins mal en point si l'on pouvait partager avec les autres son propre mal de dents. Antonio parle à un certain Baiocco qui lui conseille de rechercher la bicyclette parmi les brocanteurs de Rome où finissent la plupart des bicyclettes volées. Baiocco est balayeur, Piazza Vittorio, et à l'aube du second jour, qui est un dimanche, ils décident d'aller à la recherche de la bicyclette et de commencer Piazza Vittorio. Il n'est pas utile que nous décrivions le chagrin de la femme d'Antonio, qui ne pleure pas pour la seule raison que beaucoup de gens la regardent, mais qui répète que la bicyclette valait plus que toute la maison ensemble.

A l'aube Antonio arrive Piazza Vittorio, plein d'espoir, parce qu'il ne peut pas plus longtemps penser qu'il ne retrouvera pas sa bicyclette, sa volonté de la retrouver étant aussi forte que le besoin. Il a emmené avec lui son fils Bruno qui connaît mieux que lui la bicyclette, et saurait reconnaître une pédale même si elle était reportée sur une autre bicyclette.

A partir du moment où nous connaissons chacun des personnages et leurs intérêts particuliers, nous pouvons aller plus rapidement de l'avant, avec des faits nus et crus. La recherche, piazza Vittorio, ne donne pas de résultats, malgré l'aide des amis de Baiocco, boueux comme lui. Antonio accompagné de son fils, qui gambade derrière lui, persuadé qu'on lui a confié une besogne merveilleuse, se précipite pour continuer les recherches Porta Portese, autre marché réputé de voleurs. Ils y arrivent au moment où il commence à pleuvoir. Ils assistent à la fuite des charrettes et surtout des charrettes à bras où l'on transporte rapidement à l'abri les étalages de souliers, roues, couvertures, étoffes, pièces de bicyclettes... Antonio croit soudain reconnaître son voleur dans un jeune homme qui parle à un mendiant. Trop tard. Le jeune homme s'éloigne sous la pluie. Antonio s'adresse alors au mendiant pour obtenir l'identité de son acolyte. Le mendiant prétend ne pas le connaître, mais Antonio comprend qu'il le connaît très bien. Aussi Antonio ne lâche pas sa proie et la suit dans une église où a lieu la cérémonie charitable et dominicaire appelée « Messe des Pauvres ». Rien ne peut distraire Antonio, ni le sermon du curé, ni la cloche de l'élévation. Pourtant le mendiant réussit à s'enfuir et avec lui l'ultime espoir d'Antonio.

BRUNO critique son père comme peut le faire un enfant et le père lui donne une forte gif. Ainsi ces deux créatures sont encore plus isolées et plus mélancoliques au milieu de la ville. Il est deux heures de l'après-midi et l'enfant marche comme un ennemi auprès de son père et celui-ci comprend son erreur. Il la comprend surtout au moment où, entendant un cri sur le fleuve, il croit qu'il est arrivé au bonheur à son fils qui s'est éloigné depuis la veille pour retourner seul à la maison. Il n'est rien arrivé à l'enfant et Antonio veut se libérer de l'angoisse de cette journée et emmène Bruno dans un restaurant, un beau restaurant où il veut que Bruno se repose et mange comme il ne l'a jamais fait. Etourdi, il essaie d'étouffer sa peine qui revient plus violente avec le chiffre de la perte qu'il a subie et qu'il évoque sur la table du restaurant et en parlant avec son fils.

Il n'est pas question de retourner au Val Melaina sans bicyclette pour paraître devant les yeux épouvantés et tristes de sa femme. Les moyens normaux ont fait faillite. Il essaiera donc les moyens surnaturels. Ce qui l'amène chez la Santona, une femme qui trompe les petites gens avec ses visions, ses prédictions et ses rapports avec les puissances célestes. La femme d'Antonio la connaît. Elle est une de ses vieilles clientes et il l'a déjà sévèrement réprimandée pour cette sorte de crédulité.

Chez la Santona, il faut raconter ses propres affaires devant tous les autres, réunis dans sa chambre à coucher, sous prétexte qu'ils ont besoin d'elle, qu'il s'agit de malades graves ou d'une mère qui veut savoir si le fils disparu à la guerre vit encore. Mais Antonio n'est pas dans les meilleures conditions pour s'apitoyer sur le sort des autres. « Ou vous la retrouverez tout de suite, ou vous ne la retrouverez jamais plus », dit la Santona avec solennité.

A peine sorti de cette chambre, Antonio se trouve nez-à-nez avec son voleur. Il l'empoigne par le collet et En vain le voleur a-t-il cherché refuge dans un bordel. Un agent arrive, appelé par Bruno toujours rempli d'initiatives. On questionne le voleur. Mais les cris des habitants de cette rue, la clameur générale finissent par venir à bout d'Antonio. Tous sont amis ou complices du voleur. Tous prouvent qu'il a les amis les plus sûrs du monde. L'agent lui-même explique à Antonio qu'il perdra son temps et peut-être de l'argent à traîner au Commissariat ce jeune homme, s'il n'apporte pas de preuves contrôlables. Cette sorte de gens, si on ne les prend pas en flagrant délit, si on n'a pas quelques témoins ou tout au moins un, réussit à faire retirer la plainte que l'on a déposée. Pendant que le voleur se contorsionne à terre, en proie à une crise d'épilepsie provoquée par la dramatique rencontre, le policier perquisitionne dans le logement du voleur, en vain naturellement. Car comme l'explique l'agent, une demi-heure après le vol, les bicyclettes sont démontées ou maquillées, ou partent pour quelque marché éloigné de Rome, Antonio doit se rendre à l'évidence : il vaut mieux pour lui quitter ce repaire de voleurs où il risque de lui arriver un autre malheur. Bruno court derrière lui, très fatigué, mais sans oser faire le moindre commentaire. Pourtant combien il aurait voulu que son père prenne au collet un de ces hommes. Au lieu de cela, ils ont commencé à lambiner sur les quais où se promenaient quelques bonnes familles italiennes. Voici la Via Flaminia ; ils sont près d'un stade, où ils doivent prendre le tram, puis après le tram un autobus, et encore changer d'autobus à Monte-Sacro.

Au stade leur parviennent les cris de la foule qui assiste à un match. Antonio prend soudain une terrible décision. Peut-être lui est-elle suggérée par les innombrables bicyclettes qui, sous un abri devant le stade, brillent aux rayons du soleil. Ou par l'indifférence des passants ! Ou par le tram qui tarde à venir ! St Antonio prend le tram, l'aventure se termine et il ne lui reste plus qu'à monter à pas lents et sans bicyclette l'escalier humide du Val Melaina. Antonio n'est plus maître de lui et il en a le droit après deux jours aussi hostiles, aussi inexorables ! Il voit une bicyclette qui semble abandonnée dans une rue déserte. Il prie brusquement Bruno de prendre le tram et d'aller l'attendre à Monte-Sacro où il le retrouvera plus tard. Il a quelque chose à faire. Le tram arrive, Antonio s'éloigne en hâte, d'un air égaré. Bruno ne réussit pas à



Le mendiant prétend ne pas connaître le voleur, mais Antonio comprend et ne lâche plus sa proie...

monter dans le tram bondé de voyageurs et il est alors obligé d'assister à un spectacle qui le glace : son père fuyant sur une bicyclette est poursuivi par les hurlements du volé et de quatre ou cinq personnes venant de la foule qui sortait du stade. Antonio est rattrapé ; ils sont sur lui. Bruno se précipite, se glisse parmi les hommes furieux. Antonio ne réagit pas. Attendant par les larmes de l'enfant et après avoir repris la bicyclette, les hommes s'éloignent sans faire arrêter Antonio. Ils ont envoyé son chapeau rouler dans la poussière, d'une ultime taloche. Antonio et Bruno cheminent en silence. L'un près de l'autre... Ils marchent, ils marchent... Puis ils prennent un autobus. Antonio n'a pas le courage de regarder son fils. Ils approchent de Val Melaina. Bruno fatigué s'endort, la tête appuyée sur le bras de son père. Antonio passe sa grosse main sur son visage blême. Par la fenêtre entrent des chansons qui réveillent Bruno. Antonio lui ajuste son foulard autour du cou. On entend une des habituelles disputes entre receveur et voyageur.

Traduit de l'italien par DI PUCAO et Georges SADOUL.

(1) Les Celere : forces spéciales de police en Italie sont l'équivalent de nos compagnies républicaines de Sécurité (O.R.S.).

Le Directeur-Gérant : A.-J. CAULIEZ

Imprim. Centrale du Croissant
19, Rue du Croissant, Paris (2^e)